

Comment le Vlaams Belang s'est réinventé sans se renier

Pratiquement rayé de la carte suite au succès de la N-VA en 2014, le Vlaams Belang a réussi à changer son image et à récupérer les déserteurs. Il n'a pourtant jamais renié ses fondements idéologiques qui visent à la disparition de la Belgique.

MARINE BUISSON ET MAXIME BIERMÉ

Bras écartés embrassant la salle, pouces en l'air et sourire victorieux : Tom Van Grieken incarnait à lui seul, au soir du dimanche 26 mai, le triomphe du Vlaams Belang. Deuxième parti de Flandre avec 18,5 % des voix. Troisième de Belgique avec 11,9 % à la Chambre. Sans oublier les deux sièges décrochés au Parlement européen.

On disait le parti d'extrême droite en passe de devenir anecdotique, vampirisé par la N-VA de Bart de Wever. Sa dernière performance en 2014 donnait raison à ce constat : 3,7 % aux fédérales, 4,3 % aux européennes, 5,9 % aux régionales.

Pour expliquer comment le Vlaams Belang est parvenu à renaître de ses cendres, il faut se demander pourquoi il avait perdu les faveurs de l'électorat du nord du pays et d'où il vient. Sans remonter à ce qui précède sa création, revenir aux racines du parti permet de ne pas oublier ce qu'il a défendu. Et de comprendre ce qu'il incarne aujourd'hui.

Les débuts difficiles du Vlaams Blok

Le Vlaams Blok est fondé en 1978 par deux micropartis dissidents de la Volksunie (formation nationaliste catholique qui revendique la fin de l'État belge) : la Vlaamse Volkspartij de Lode Claes et le Vlaams-Nationale Partij de Karel Dillen. Très vite, le second avale le premier. Dillen prend la tête du mouvement qu'il rebaptise Vlaams Blok.

Sous la houlette de son leader, le petit parti radical recrute surtout dans le mouvement flamand : plusieurs organisations nationalistes le soutiennent activement, à l'image du Voorpost, comme le raconte Teun Pauwels dans *Les partis politiques en Belgique*. Malgré le soutien de ces organisations satellites, le parti ne parvient pas à décoller.

Vers le milieu des années 80, il opère un réalignement programmatique, en abandonnant peu à peu la focalisation sur les questions linguistiques pour se transformer en un parti d'extrême droite moderne. On peut parler d'une première opération de « rajeunissement » qui lui permet de s'éloigner de

ces organisations satellites. Plusieurs jeunes membres du Vlaams Blok comme Filip Dewinter et Gerolf Annemans, aujourd'hui considérés comme faisant partie de « la vieille garde », prennent de l'ampleur.

Du séparatisme à l'immigration

Pour attirer les jeunes, rien de tel qu'une organisation qui leur est entièrement dédiée. Elle s'appellera Vlaams Blok Jongeren, (ancêtre des Vlaams Belang Jongeren dirigés aujourd'hui par Bart Claes) et connaît rapidement un certain succès. Tous les membres et militants ne sont cependant pas convaincus par la méthode : l'éviction de la vieille garde passe douloureusement. En 1988, plusieurs cadres claquent la porte, permettant à Filip Dewinter de devenir le nouveau responsable de l'organisation. Sous son impulsion, le thème de l'immigration prend de l'ampleur au sein du programme du parti. Un virage qui coïncide avec les premiers succès électoraux à la fin des années 80.

Le « dimanche noir »

Mais c'est en 1991 que la vraie rupture survient avec le « dimanche noir » (« zwarte zondag » en néerlandais) où le Vlaams Blok apparaît comme le principal vainqueur des élections. Du jamais-vu depuis la Seconde Guerre mondiale. Ce succès électoral va de pair avec une professionnalisation du parti, insuffisante toutefois pour s'insérer réellement dans la vie politique belge. Choqué par la performance du Blok, l'ensemble des formations politiques se mettent d'accord pour empêcher toute collaboration avec l'extrême droite. Le cordon sanitaire est né.

A partir de 2009, le parti d'extrême droite va enchaîner les scores décevants. Jusqu'à toucher le fond en 2014

Malgré le cordon, le parti continue à gagner en popularité lors des scrutins suivants jusqu'à devenir le troisième parti flamand en 1999. En 2004, le parti change de nom suite à la condamnation de certaines de ses organisations pour violations de la loi antiracisme. Le Vlaams Blok devient le Vlaams Belang et modère - en apparence - son dis-

cours. A titre d'exemple, Filip Dewinter renie son fameux programme en « 70

points » (directement inspiré de Jean-Marie Le Pen) qu'il qualifie d'irréaliste.

Le texte, pamphlet anti-immigration, violait surtout la Convention européenne des droits de l'homme.

Une modération de façade

Mais la modération n'est que de façade, en attestent les propos du nouveau président Vanhecke en 2004 : le Belang a changé de nom, pas d'identité. Et il conserve une solide base électorale. Pour le moment.

« La cure d'opposition permanente du Vlaams Belang, combinée à des alternatives démocratiques comme la N-VA, a une influence néfaste sur les résultats électoraux d'un parti d'extrême droite », note Teun Pauwels. Comprendre : l'électeur du Belang se détourne du parti et va lui préférer des formations capables de gouverner, à l'image de la N-VA. A partir de 2009, le parti d'extrême droite va enchaîner les scores décevants. Jusqu'à toucher le fond en 2014.

De nouveaux alliés européens

Même très affaibli, le parti reste présent dans la vie politique et couve ses alliés. En 2015, Gerolf Annemans, qui a migré au Parlement européen, quitte les « non-inscrits » et rejoint le groupe fondé par Marine Le Pen : Europe des nations et des libertés. Le Vlaams Belang siège désormais, entre autres, avec le Front national (renommé aujourd'hui Rassemblement national), le FPÖ autrichien, l'AfD allemand ou la Ligue de Matteo Salvini. Des partis qui, au fil des scrutins, accéderont presque au pouvoir ou parviendront à gouverner. Des alliés qui, s'ils éclaboussent le Vlaams Belang positivement, rappellent aussi indéniablement les fondamentaux du parti d'extrême droite : l'obsession migratoire, l'islamophobie et la marotte identitaire.

« Les programmes de Rassemblement national et du Vlaams Belang sont très voisins », relève Jean-Yves Camus, expert des mouvements extrémistes et directeur de l'Observatoire des radicalités politiques en France. « Notamment sur les questions d'immigration, du multiculturalisme. Ce qui diffère, ce sont les spécificités indépendantistes du Vlaams Belang et le fait qu'ils ne soient pas encore engagés au même niveau dans leur processus de lissage.

Si on regarde le journal du parti, dans le choix d'iconographie, il me semble que le Belang continue à utiliser des codes auxquels Marine Le Pen a renoncé dans son processus de dédramatisation. »

En dehors du cercle européen, le parti entame une mue plus globale, comparable à celle amorcée par Marine Le Pen lorsqu'elle reprend les rênes du Front national.

Le discours devient plus policé et prend des accents plus sociaux (« pour le retour de la pension à 65 ans », « pour la baisse de la taxe sur l'électricité ») mais toujours séparatiste et à la limite du racisme (« pour la scission de la sécurité sociale afin de supprimer les transferts vers le sud du pays et qu'elle ne soit pas accordée avant huit ans aux étrangers »).

Cela permet de se positionner sur l'axe d'un « capitalisme étatique » différent de la voie néolibérale prônée par la N-VA. En interne, le Vlaams Belang organise une purge des éléments problématiques (il se sépare notamment de sympathisants... néonazis) et les remplace par une armée de jeunes hommes blancs aux sourires aussi impeccables que leurs costumes.

Tom Van Grieken applique la méthode Marine Le Pen

Parmi eux, l'actuel président du parti, Tom Van Grieken, qui en reprend la direction en 2014. Comme un calque de Marine Le Pen, il va maintenir un lien solide avec les fondamentaux du parti (le programme ne change pas et l'obsession migratoire est toujours bien ancrée) tout en envoyant des signaux de modération (il condamne la rencontre entre Dewinter avec les néonazis grecs d'Aube dorée). Il s'entoure de jeunes re-

crues aux visages rassurants : Bart Claes, 30 ans, est chargé du mouvement de jeunesse du parti.

L'aile dure du parti est rassurée, les nouveaux sympathisants amadoués. Et la dédramatisation tourne à plein régime

C'est à lui que le parti doit son incroyable visibilité – certains crieront au matraquage – lors de la campagne sur les réseaux sociaux. A son trésor de guerre aussi : le Vlaams Belang a pu dépenser des centaines de milliers d'euros en ligne durant cette campagne parce qu'il avait été très économe jusqu'ici. Bart Claes a également avoué s'être largement inspiré des campagnes menées pour l'élection de Trump et pour le Brexit. Et a dévoilé sa cible de prédilection : les jeunes hommes de moins de 30 ans.

Une nouvelle génération de jeunes hommes blancs

Dries Van Langenhove, 26 ans, représente parfaitement cette cible. Le fondateur de l'organisation identitaire flamande Schild&Vrienden incarne à la perfection ce Vlaams Belang 2.0. Prise de choix du parti d'extrême droite, Van Langenhove, non content d'avoir amadoué les primototants, a fait le lien entre le Vlaams Belang et le mouvement identitaire, de plus en plus populaire auprès des jeunes.

En août 2018, il était même parvenu à arracher un échange avec Viktor Orban

en marge d'un festival en Hongrie. « La Flandre, c'est la partie qui fonctionne bien, c'est ça ? », avait alors lancé le Premier ministre hongrois d'un air moqueur en lui serrant la main. Ce coup de projecteur sur Schild&Vrienden lui avait valu un reportage de nos confrères de la VRT qui avait mis en lumière les agissements racistes d'une frange de ses membres. Qui n'ont visiblement pas rebuté le Vlaams Belang pour recruter le jeune homme.

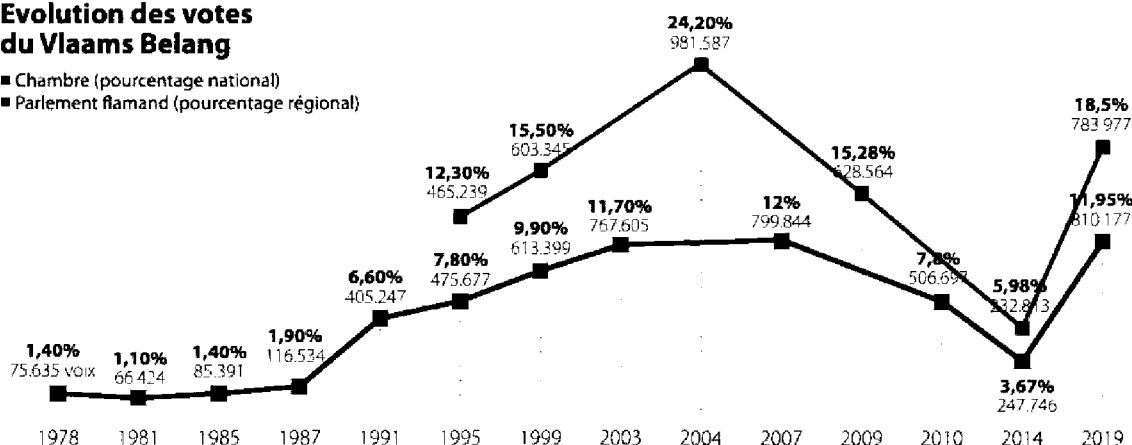
« Du skinhead au BCBG »

« On est passé du look skinhead au BCBG en costume », résume Manuel Abramovicz, spécialiste de l'extrémisme et fondateur du média Résistances. « C'est une génération qui, si elle n'a pas le même passif que ses aînés, a été formée par eux. Cette nouvelle génération, ce qu'elle nous montre c'est le sommet de l'iceberg. On voit 5 à 10 % et puis il y a la partie immergée. C'est comparable à Marine Le Pen qui se présente aussi sous un autre visage mais reste conseillée par Alain Soral et, sur le plan idéologique, par Frédéric Chatillon qui est néonazi. »

En résumé : l'aile dure est rassurée, les nouveaux sympathisants amadoués. La dédramatisation, elle, tourne à plein régime. Dans les urnes, la stratégie paye : 810.000 électeurs se montrent convaincus. Tant et si bien que le parti d'extrême droite, autrefois mis au ban, est devenu incontournable, de par la quantité de Belges qu'il représente désormais. Il était compliqué, pour le Roi, de ne pas recevoir Van Grieken. La véritable réussite du Vlaams Belang réside peut-être ici : on ne peut plus nier l'existence du parti sans risquer de nier l'existence d'un pan du pays.

Evolution des votes du Vlaams Belang

- Chambre (pourcentage national)
- Parlement flamand (pourcentage régional)



Le Vlaams Belang en 5 dates

1978

Karel Dillen prend la tête du Vlaams Blok. Ce mouvement est né de deux micropartis dissidents de la Volksunie (une formation nationaliste catholique qui revendiquait la fin de l'Etat belge) : le Vlaamse Volkspartij de Lode Claes et le Vlaams-Nationale Partij que Dillen dirigeait.

1991

Premier « Dimanche noir » (« Zwarte zondag » en néerlandais). Le Vlaams Blok apparaît comme le principal vainqueur des élections au nord du pays. Il pèse alors 7 % des voix. Le cordon sanitaire est inventé dans la foulée pour l'empêcher d'accéder au pouvoir.

2004

Suite à la condamnation pour racisme d'ASBL satellites, le Vlaams Blok meurt et renaît sous le nom de Vlaams Belang. Il devient le deuxième parti de Flandre avec 24 % des voix.

2014

La N-VA siphonne les voix du Belang qui tombe à 5 %, juste au-dessus du seuil d'éligibilité.

2019

Le phénix extrémiste reprend du poil de la bête et redevient le deuxième parti de Flandre avec 18 % des voix.